

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président E. A. ANDRIEU,

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

NAMED 29 MARS

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

"CHOSSES DE FRANCE"

M. Biraben fait au Collège Newcomb une conférence sur les Hommes et les Questions du jour.

M. Biraben, rédacteur en chef de l'Abcille, a fait vendredi dernier au Collège Newcomb une charmante conférence sur l'actualité française.

M. Biraben, ambassadeur de France à St. Petersburg, que nous d'abord entretenus M. Biraben.

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

M. Delcassé, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes d'état français, est du Midi de la France, c'est un "Sudiste".

thousiastes que tombe le rideau après le premier acte "d'Alsace"; au dernier acte, c'est du délire -- une actrice s'évanouit...

Et le conférencier fait une fine analyse de la pièce de MM. Gaston Leroux et Lucien Camille, liant avec une émotion qu'il communique à son auditoire la scène poignante du dénouement.

Au sujet de la transformation que va subir la "zone militaire" de Paris, M. Biraben refait à grands traits l'histoire des fortifications de la ville, puis nous parle de l'état actuel des "Fortifs" ou vil, et dans certains endroits on pourrait dire "grouiller" un monde interlope de bohémien, chiffonniers, montreurs d'ours, diseuses de bonne aventure, apaches et autres citoyens de nos cours de miracles modernes.

C'est par quelques vers du poète Grenet Dancourt, mort depuis peu, que s'est terminée cette conférence dont les auditeurs conserveront le plus agréable souvenir.

La conférence de vendredi prochain sera faite par M. Paul Rogoz, licencié en droit, professeur de français, qui parlera de "Voltaire". A. B.

En présentant M. Biraben, M. le Prof. Béziau a rappelé la fondation de l'Abcille par François Darcourt, en 1827, et esquissé la carrière "du plus ancien journal français, qui fut toujours, au cours de sa longue carrière le champion du droit et de la vérité, et dont le dernier et regretté rédacteur, M. Armand Capdevielle, type accompli du parfait gentilhomme créole, homme d'honneur et de très grand cœur, a toujours tenu haut le drapeau de la France, qu'il ne séparait pas dans ses affections de celui de son propre pays.

LE FOSSÉ

C'était un ménage parfaitement heureux vivant sans un moment d'ennui, toute l'année en pleine corréze. Paul de Hurlot faisait valoir ses biens, pratiquait l'élevage, chassait, jouait ses loisirs à l'éducation de ses deux fils. Il s'occupait de la quarantaine, grand, robuste, les yeux bleu clair, la barbe fauve, et possédait, malgré son aspect rude, un esprit cultivé, un bon cœur. Sa femme, appétissante créature, lui avait apporté outre sa dot un fonds de tendresse simple et douce. C'était un ménage parfaitement heureux.

Un jour ils reçurent une lettre d'un ami de Hurlot, riche industriel parisien: M. Cernin les pria d'assister à la première communion de sa fille. Depuis six ans qu'ils étaient mariés, ils projetaient de visiter Paris, mais ne se déterminaient point. L'occasion surgit en mai, le plus beau mois de la capitale. Ils annoncèrent leur arrivée.

Ce voyage n'était point pour Hurlot, une initiation comme pour sa femme. Il avait jadis, étudiant, habité Paris trois ans. Il y revint moins curieux qu'elle, mais plus ému, par la vertu des souvenirs.

M. Cernin les mena de la gare à l'hôtel et les convia pour le soir même à dîner dans l'intimité. On irait ensuite au théâtre. Après un "tour sur le boulevard" qui éblouit la provinciale, ils s'habillèrent et s'en furent avenue de Villiers. Cernin leur présenta sa femme et sa belle-sœur, Mme Vergnes, fraîche divorcée, leur confia-t-il. Toutes deux, très jolies et très aimables, leur firent un charmant accueil. Hurlot s'épanouissait dans ce nouveau d'atmosphère parisienne. Mais bientôt un contraste le choqua: sa femme se différenciant trop des deux autres. Qu'elle ignorât, peu coquette, leurs raffinements d'élégance, il ne s'en étonnait point; mais qu'elle fût dépourvue de goût, de grâce, de "féminité", voilà ce qui venait de lui apparaître et le gênait. Un fossé la séparait de ces dames.

Celles-ci portaient des robes souples, d'un seul ton, discret, Evelyne, corsetée trop roide, exhibait un corsage et une jupe qui, disparates, l'épaississaient; et tandis que leurs ongles longs miroitaient, les siens étaient courts et mats.

A dîner, vite échauffée, elle débâta des histoires du cru qui s'égayèrent trop ses hôtes. Hurlot, n'osant la reprendre par crainte de l'effoler, préféra s'en désintéresser, d'autant que son attention se trouvait requise ailleurs: Mme Vergnes, la plus jolie des deux sœurs, délicate blonde aux yeux noirs et aux lèvres pourpres, l'avait entrepris, d'un ton caressant. En causant chacun se fit valoir et Hurlot sentit qu'il plaisait. Au théâtre, il lui parla seul à seule; elle gardait une sourde rancune. Il interrogea discrètement Cernin: nait mariée à un brutal, elles-mêmes très indépendantes, le divorce l'avait libérée. C'était justice, pensa-t-il.

A la fin de la soirée, leur adieu les lia. Hurlot, seul avec sa femme, éprouva une bizarre impression: Evelyne lui semblait lointaine, étrangère. Pendant le déjeuner qui suivit, le lendemain, la première communion de l'enfant, sa chance le plaça près de Mme Vergnes. Et il se demandait comment il avait pu se marier, là-bas dans la Corréze; c'est qu'il était alors trop jeune pour apprécier la Parisienne de race. Il adressait à sa voisine des compliments qu'elle écoutait sans trouble. Et, même, elle lui en retourna.

—Voyez comme tous ces Parisiens sont malingres! J'admire votre carrure, votre air de santé mâle...

Elle se fit conter sa rude vie campagnarde. Leurs genoux se frotaient; elle n'éloigna pas le sien. Hurlot, quelques heures plus tard, était profondément épris.

Avant déposé, le lendemain, sa femme dans un grand magasin, il fit visite à Mme Vergnes. Son appartement lui forma un décor. Quelle réception délicieuse! Encouragé, il dit son besoin d'être enveloppé de grâce, de charme, de finesse. Elle attachait sur lui un regard mi-voilé, tout en fumant une cigarette. Comme il retenait un geste un peu brusque, elle soupira: —Vous avez la puissance d'un homme de la nature...

Il la revint régulièrement. Que voulait-elle? Il n'osait se l'avouer à lui-même. C'était un honnête homme qui parlait avec lui six années de fidélité. Cependant Evelyne aspirait au retour. Prétextant l'essai de machines agricoles nouvelles, Hurlot la quittait, chaque jour, plusieurs heures. Elle s'en trouvait réduite à errer par les rues ou à se morfondre dans l'hôtel, tandis qu'il se hâtait, chargé de fleurs, vers Rosine.

La jeune femme, si s'en rendait compte, semblait attendre de lui quelque chose qu'il ne devinait pas. Inopinément, elle lui déclara que ses assiduités pouvaient la compromettre. Et comme il se désolait: —Est-ce à moi de vous demander, fit-elle, un peu narquoise, de chercher quelque nid discret, propice aux causeries intimes?

Il s'excusa beaucoup, médita ces paroles qu'il n'osait lui faire préciser, et se décida à louer un rez-de-chaussée, rue Bocador. Avec toutes sortes de précautions, il proposa cet abri. Rosine accepta sur-le-champ. Et, profondément touché de sa confiance, il gagna l'asile où elle devait le rejoindre.

Dans un riche salon tous styliés, Hurlot, ému, fiévreux, songeait. Sans doute, il aurait bien voulu... Mais, à supposer qu'un jour la jeune femme s'abandonnât, il ne pouvait penser sans frémir aux conséquences de leur faute. Lié d'honneur et de tendresse, il serait forcé d'avoir deux ménages. En province? Comment y terrer sa maîtresse? A Paris? Comment y transporter les siens? Et il appelait et redoutait à la fois la réalisation de son rêve.

Elle entra. Il la reçut défaillant, fut un peu surpris de voir qu'elle n'éprouvait aucune gêne. Il dressa une collation et s'assaya près de son amie, lorsque, dans un mouvement gracieux, elle ouvrit les bras et lui tendit ses lèvres.

Il crut s'évanouir d'extase. Ce fut un baiser divin. L'ayant goûté, il s'agenouilla aux pieds de Rosine qui murmura son adoration d'une voix chaude et basse, pâmée. Elle le contemplant en silence, soudain elle fit: —Je vous prie de me le dire en ville. Je n'ai qu'une heure à vous donner. Allons-nous la perdre en discours?

Il suffoqua de stupefaction. Elle poursuivit: —Je vous choquo, peut-être? Et elle lança un petit rire strident, où vibraient de la moquerie, de l'irritation et de la perversité. Il se releva et, tout à coup, comprit: ainsi, ce qu'elle lui réservait, c'était une heure, entre une visite et un dîner en ville! Et ce qu'il représentait pour elle, ce n'était pas l'amour, ce n'était que l'aventure, sans importance et sans lendemain! Quelle désillusion! Quelle humiliation!

Et il avait beau se dire: "C'est à merveille! Du plaisir, pas d'amour; nul ennui!" Il ne se persuadait point. Il avait aperçu, trop brusquement, le fossé qui le séparait — lui aussi — de Rosine; et les différences d'habit, d'allures, de ton, ne le creusaient pas plus profond que la discordance des âmes. Songeant à Evelyne, il perdit jusqu'à l'envie d'accomplir, soudain, par caprice, ce qu'il eût peut-être à la longue accompli par amour. Il demeura muet, éperdu. Cependant Rosine s'était levée. Elle rit encore, d'un rire quasi cruel, s'écria: "Bonsoir, Joseph!" et disparut. Seul, Hurlot se passa la main sur le front, respira profondé-

ment, sortit, rentra vivement à l'hôtel. Sa femme tricotait dans le salon de lecture. Il la fit monter dans leur chambre et lui dit: —Nous partons demain. —Ah! demanda-t-elle joyeusement, les essais sont terminés? —Oui. Je viens de m'apercevoir que ce que nous proposait ne valait pas ce que j'ai. Embrassez-moi, ma bonne Evelyne.

HENRI FALK.

LA DEMOISELLE DU TÉLÉPHONE

D'un geste las, Gustave Redon posa son porte-plume sur son bureau, repoussa la feuille de papier sur laquelle il était attentivement penché depuis quelques instants et murmura: —Chien de métier!

Mais, à ce moment, la sonnerie du téléphone retentit; son visage reprit une expression souriante; il approcha le récepteur de son oreille et, d'un ton aimable, oubliait soudain sa mauvaise humeur, répartit: —Oui, mademoiselle, c'est bien moi... Vous vous portez bien, ce matin?... Et moi aussi, je vous remercie...

C'était la seule distraction du jeune homme qui, employé au bureau des renseignements de la "Société Fermière des Porphyres d'Arcaehon" répondait huit heures par jour aux demandes des clients, que cette conversation, volée par bribes à la monotonie de la besogne quotidienne, et elle apportait au prisonnier comme une bouffée vivifiante d'air extérieur.

Depuis un an, cela durait ainsi. Peu à peu, à la sécheresse polie des appels avaient succédé de rapides échanges d'impressions, puis une réciproque sympathie avait bientôt fait, par ce fil léger tendu entre la tâche quotidienne de l'un et de l'autre, deux amis de ses inconnus.

La voix de la demoiselle du téléphone était extraordinairement douce, d'un timbre d'une pureté cristalline et gaie comme de la mousse de champagne. Gustave Redon s'était vite laissé prendre à son charme et trouvait à ce bavardage à bâtons rompus un plaisir d'autant plus grand que son interlocutrice semblait lui montrer une sollicitude particulière.

Elle l'encourageait et le reconfortait quand il gémissait sur son sort; elle lui souhaitait de profiter agréablement de ses journées de congé, et lorsqu'il se plaignait d'être fatigué, elle allait même jusqu'à le gronder, en grande sœur indulgente, l'engageant à ne pas trainer si tard au café avec ses amis.

Et ce qui devait arriver arriva. Gustave Redon tomba amoureux de la demoiselle du téléphone. Il était jeune, il était seul. Ne ferait-elle point une compagnie délicieuse pour égayer la tristesse de son existence de célibataire?

Mais quand, un jour, il se risqua à lui exprimer ses sentiments, elle se mit à rire: —Voulez-vous être sérieux! —Mais je le suis! protesta-t-il. —Seulement ne trouvez-vous pas un peu ridicule, depuis que nous causons ainsi, de n'avoir jamais cherché à nous connaître? —Et pourquoi cela? —Quand ce ne serait que pour nous rendre compte si ce que nous nous imaginons l'un de l'autre est exact? —Je n'imagine rien de vous! —Soit... Mais moi, je vous suppose charmante... N'ai-je pas raison?... Allô, mademoiselle... allô! pourquoi coupez-vous ainsi?... Dès lors, la curiosité du jeune homme redoubla.

Il insistait. Mais elle se débattait toujours à ses questions. Et quand il devenait trop pressant, elle racrochait brusquement l'appareil. —Dites-moi au moins si vous êtes jolie? suppliait-il. —Comment voulez-vous que je vous réponde? La beauté est une affaire de goût personnel. —Ne vous voyez-je donc jamais? —Jamais!

Et, cependant, un jour, comme il implorait de nouveau un rendez-vous, elle répartit: —Vous y tenez donc beaucoup? —Passionnément. —Alors, écoutez, j'accepte... j'ai mon prochain dimanche libre... voulez-vous que nous nous retrouvions? —Avec joie! —Où? —Il réfléchit un instant: —A dix heures, au bureau d'omnibus de la Bourse! —Soit...

Mais, objecta-t-il, comment vous reconnaîtrez-je, puisque je ne vous connais pas? —C'est vrai... Alors, voici mon signalement: j'ai une rose au corsage, un journal dans la main droite, un chapeau avec un grand

noeud vert... Vous ne pouvez point vous y tromper! —Et moi, j'ai un œillet rouge à la boutonnière et des gants jaunes... Mais, dites-moi, mademoiselle, êtes-vous brune ou blonde? —Vous le verrez! —Grande ou petite? —Devinez!

—Vous êtes impitoyable... Enfin, heureusement, ça ne fait que deux jours de patience... A après-demain! —Vous serez exact? —Militeusement. Et, baissant la voix, il conclut: —Je vous adore!

Mais elle ne l'écoutait déjà plus. Ce matin-là, Gustave Redon s'habilla avec un soin tout particulier; il mit un quart d'heure à donner, avec un fer, un pli conquérant à sa moustache, puis, d'une main fébrile, passa dans sa boutonnière un gros œillet rouge. Comme dix heures approchaient, il descendit quatre à quatre ses étages et se dirigea d'un pas rapide vers la place de la Bourse. —Jeunes gens, dites-nous comme un cœur de vingt ans bondit au rendez-vous!

Il attendait, les tempes battant d'émotion, cherchant machinalement, à la fois, par quelles tendres paroles il aborderait la jeune inconnue et quel programme tentateur il lui proposerait pour la journée: une partie d'âmes à Robinson ou de canot à Bougival. —Déjà il voyait, dans la solitude des bois ensoleillés, les grands yeux de sa compagne chercher un serment au fond de ses regards amoureux, sa taille souple plier entre ses bras et ses lèvres s'abandonner voluptueusement aux siennes.

Soudain il pâlit. Une jeune fille traversait la rue, s'avancant vers le bureau et regardant à droite et à gauche, comme si elle cherchait quelqu'un. C'était bien elle... une rose au corsage... un journal à la main... un égaré noeud vert au chapeau! —Mais il n'en croyait point ses yeux.

Elle était petite et courtaude. Ses traits étaient disgracieux, son visage rouge. Des gants de fil blanc dissimulaient mal des mains trop grosses et une toilette sans goût lui donnait un air endimanché et ridicule. —En un instant, tout son rêve s'écroula lamentablement et une désillusion cruelle lui serra le cœur.

Alors, il retira la fleur rouge de sa boutonnière, ôta ses gants jaunes, sortit du bureau d'omnibus et s'éloigna d'un pas rapide, sans tourner la tête.

Tout le jour, effondré sur son lit, il demeura à chercher comment une créature pareille pouvait avoir une voix si douce et d'un charme si prenant. Et il se demanda encore maintenant si c'était bien la demoiselle du téléphone avec laquelle il bavardait depuis un an ou si celle-ci, pour le punir de sa curiosité, n'a point envoyé, à sa place, au rendez-vous, quelque amie laide et mal tournée.

D'ailleurs, c'est un problème qu'il ne résoudra jamais. Dès le lendemain matin, à son arrivée au bureau, il est allé voir son chef et a obtenu son changement immédiat de service.

GUY DE TERAMOND.

LE PLUS PETIT THEATRE DU MONDE

Dans Maiden-Lane, à Londres, se trouve un petit théâtre qui est bien le plus extraordinaire du monde. Il est ouvert de dix heures du matin à six heures du soir. Le public y accède librement; bien mieux, ce sont presque toujours les acteurs qui paient les spectateurs.

Le petit "Rehearsal-Theater" tel est son nom — est une scène d'épreuve où les jeunes artistes, peu rompus aux affres de la rampe, viennent, à grand renfort de répétitions, se guérir du fâcheux trac. Les jours de pluie la salle est toujours comble, mais quand il fait beau, les passants préfèrent passer. Alors la troupe envoie des émissaires sur le "strand" tout proche, afin d'y recruter des "invités".

La promesse d'un verre d'ale ou d'une pièce de monnaie fait accourir le peuple en foule. Aussitôt les banquettes garnies, on frappe les trois coups et le spectacle commence.

Bien que payé, le parterre ne ménage ni les quolibets ni les sifflets. Il est vrai que ces Talma et ces Clairon de l'avenir le soumettent parfois à de rudes épreuves.

FAUST CHEZ LES CHINOIS

On dit que le peuple chinois a le goût de la littérature européenne. Mais encore s'agit-il de traduire, voire même d'adapter les chefs-d'œuvre d'Occident à l'usage des citoyens de la nouvelle République.

Voici comment on joue "Faust" dans la langue de Yan-Shi-Kaiz. La Marguerite chinoise est une pauvre jeune fille qui gémit sous la domination d'un méchant garnement. Un brave homme vient supplier le sorcier Faust de la délivrer. Celui-ci y consent et arrive chez la pauvre victime en exécutant culbute sur culbute. Après une série invraisemblable de tours magiques, le méchant est vaincu et reçoit en guise de punition une volée de coups de bâton sur la plante des pieds. Marguerite pleure de joie, tandis que Faust disparaît à quatre pattes.

Ainsi adapté, le "Faust" de Goethe a au moins le mérite d'être un spectacle moral, en quoi il se distingue, une fois de plus, de l'original.

On va mettre prochainement à l'essai au parlement autrichien une machine à voter à la fois simple et pratique, si l'on en juge par la description: Le pupitre de chaque député sera muni de deux boutons électriques, qui se trouvent reliés à un tableau accroché au-dessus du fauteuil présidentiel. Ce tableau contient autant de cases qu'il y a de députés.

La Chambre veut-elle procéder à un scrutin public, le président, par une simple pression, établit le courant électrique et les députés, selon qu'ils entendent voter pour ou contre la proposition, pressent sur l'un des deux boutons fixés à leurs pupitres. Aussitôt les cases des députés qui votent pour s'éclaircissent en rouge et celles des députés qui votent contre, en bleu. Les cases des députés absents restent obscures.

Tous les votes ainsi émis sont automatiquement additionnés par un mécanisme d'horlogerie qui proclame immédiatement le résultat du scrutin sur deux tableaux juxtaposés.

La commission judiciaire du Sénat fédéral des Etats-Unis a approuvé le bill autorisant le gouvernement à confisquer les produits de tout syndicat d'accaparement que les tribunaux déclarent illégaux.

Le tzar de Russie et le roi d'Angleterre se rencontreront l'été prochain à Copenhague.

La direction de l'Orpheum présentera à ses habitués un excellent programme la semaine prochaine commençant lundi soir. Sallie Fisher, "dans 1909" est à la tête du programme. Ses chansons comiques sont parait-il, très amusantes.

Lewis et Dody, sont des comédiens hors ligne. Mignonette Kokin présentera un acte de pantomime et chansons.

Les singes de Galotti et les vives parlantes d'Edison compléteront le programme. Aujourd'hui en matinée et soirée pour la dernière fois Joe Welch, Schicht's marionnettes, the Gypsy Queen, et les excellents acrobates Marco Belli.

LE DR. MANDEVILLE PLAIDE COUPABLE. Le Dr. Mandeville a comparu devant la Cour de District des Etats-Unis, présidée par le Juge Fisher, samedi matin; il a plaidé coupable d'avoir employé la poste pour donner des renseignements sur des manœuvres abortives. Le jugement a été renvoyé à la semaine prochaine.

CRESCENT

Le Crescent aura comme attraction cette semaine Neil O'Brien, un des ministres favoris du public Américain. O'Brien arrive à la Nouvelle Orléans avec la réputation d'avoir une troupe très bien montée. M. O'Brien est très connu ici; il est venu plusieurs fois avec Dockstader et Fields, comme premier comédien. Pour personnifier le nègre lumbin et paresseux, il est sans égal. Il a eu beaucoup de succès en présentant ce rôle.

Eddie Mazier, Harry Van Fossen, Pete Detzel, John Burke et plusieurs autres comédiens de grande réputation font partie de la troupe de M. O'Brien. W. H. Thompson qui chante pour le Edison Phonograph Co. sera le chanteur principal. M. Thompson possède une voix de baryton lyrique, d'une timbre très agréable.

Jack McShane est le ténor. Il est venu à la Nouvelle Orléans avec les ministres de Colan et Harris, il y a 4 ans. Al Fontaine est la basse.

Le programme promet d'être très intéressant. Le Crescent sera bondé toute la semaine, le Tulane et la Dauphine ayant terminé leur saison hier soir.

Concert Symphonique

Mercredi le 2 avril, à 8 heures du soir, aura lieu, dans la salle de l'Union Progressive, un concert classique donné par le Prof. Otto Fink. Plusieurs des élèves de Prof. Fink joueront des solos. La classe d'orchestre symphonique jouera entre autres morceaux choisis, 3 numéros très intéressants: "Moonlight," un poème symphonique composé par M. Hart Newman, amateur très connu dans notre ville.

Un morceau non moins intéressant sera "Nocturne," de Chafffer joué par 8 violoncelles. Voici le programme de la soirée: 1. Symphonie en sol majeur, Mozart.

2. Andante, Kummer, 2 violoncelles et piano, Raymond Rognon, Arthur Duverger et Robert Neal. 3. "Moonlight," poème symphonique, Hart Newman. 4. Concerto, Klengel, violoncelle et piano, Franz Hindermann. 5. Melody, Dunkler, solo de violoncelle et orchestre, Mme G. Lavedan.

6. "Nocturne," pour 8 violoncelles, Chafffer, Mme G. Lavedan et Miles D. Warriner et A. Brennan; MM. F. Hindermann, Stumpf, C. Piton, R. Rognon et A. Duverger.

7. "Athalie," ouverture, Mendelssohn, orchestre, accompagnement par l'excellente pianiste, Mme G. Lavedan.

Les amateurs de bonne musique pourront se procurer des billets aux magasins Werlein, Grunewald et Gessner, rue du Canal.

LE DR. MANDEVILLE PLAIDE COUPABLE. Le Dr. Mandeville a comparu devant la Cour de District des Etats-Unis, présidée par le Juge Fisher, samedi matin; il a plaidé coupable d'avoir employé la poste pour donner des renseignements sur des manœuvres abortives. Le jugement a été renvoyé à la semaine prochaine.

THEATRES.

ORPHEUM

La direction de l'Orpheum présentera à ses habitués un excellent programme la semaine prochaine commençant lundi soir. Sallie Fisher, "dans 1909" est à la tête du programme. Ses chansons comiques sont parait-il, très amusantes.

Lewis et Dody, sont des comédiens hors ligne. Mignonette Kokin présentera un acte de pantomime et chansons.

Les singes de Galotti et les vives parlantes d'Edison compléteront le programme. Aujourd'hui en matinée et soirée pour la dernière fois Joe Welch, Schicht's marionnettes, the Gypsy Queen, et les excellents acrobates Marco Belli.

LE PLUS PETIT THEATRE DU MONDE

Dans Maiden-Lane, à Londres, se trouve un petit théâtre qui est bien le plus extraordinaire du monde. Il est ouvert de dix heures du matin à six heures du soir. Le public y accède librement; bien mieux, ce sont presque toujours les acteurs qui paient les spectateurs.

Le petit "Rehearsal-Theater" tel est son nom — est une scène d'épreuve où les jeunes artistes, peu rompus aux affres de la rampe, viennent, à grand renfort de répétitions, se guérir du fâcheux trac. Les jours de pluie la salle est toujours comble, mais quand il fait beau, les passants préfèrent passer. Alors la troupe envoie des émissaires sur le "strand" tout proche, afin d'y recruter des "invités".

La promesse d'un verre d'ale ou d'une pièce de monnaie fait accourir le peuple en foule. Aussitôt les banquettes garnies, on frappe les trois coups et le spectacle commence.

Bien que payé, le parterre ne ménage ni les quolibets ni les sifflets. Il est vrai que ces Talma et ces Clairon de l'avenir le soumettent parfois à de rudes épreuves.



EDDIE MAZIER avec NEIL O'BRIEN Au Crescent Cette Semaine